

*Trois femmes et un siècle*

Du même auteur :

Du même auteur, chez le même éditeur

*Le Feu du diable*, roman, coll. « Les enquêtes rhénanes », Le  
Verger Éditeur, 2017.

Chez d'autres éditeurs

*Passés Composés*, Éditions des Écrivains, 2003

*Chroniques Bibliques au Féminin*, Albin Michel, 2013

*Chroniques Talmudiques au Féminin*, L'Harmattan, 2017.

Janine Elkouby

*Trois femmes et un siècle*

roman

Ce livre est un roman. Si le contexte géographique et historique est fidèle à la réalité, les personnages, en revanche, sont des êtres de papier qui doivent tout à l'imagination de l'auteur.

© Le Verger Éditeur 2012 pour la première édition  
© Le Verger Éditeur 2022 pour la présente édition.

*Pour Jo*

*Pour Ariel et Esther*

*Yaël et Alain*

*Judith et Itshaq*

*Tanya et Prosper*

*Noémie et Nathaniel*

*Sarah et Emmanuel*

*Pour mes petits-enfants*



*Histoires qui viennent, histoires qui fuient  
Histoires qui pèsent et qui explosent  
Histoires perdues qui s'effilochent  
Histoires sans rime ni raison  
Histoires qui stagnent au cœur des mots  
qui continuent sans s'arrêter  
Histoires à remonter le temps  
Histoires à nous descendre tous  
Histoires de rage et de douleur  
Histoires à rire ou à mourir  
Histoires qui crèvent au fil des heures  
comme des ballons remplis de vent  
Histoires de filles histoires de mères,  
Histoires de mères vieilles enfants,  
Histoires de filles jamais nées  
Histoires perdues dans le brouillard,  
Histoires de neuves danses macabres  
qui grimacent aux frontières,  
Histoires à peine entrevues,  
Histoires à peine émergées  
des brumes grises de la mémoire.*





# PROLOGUE

*Juillet 2001*

Le Grand Hôtel à Vittel. L'été règne sur le parc. Fauteuils bleus en similicuir autour de petites tables basses. Je suis assise, seule, un peu en retrait. Grandiloquence néo-classique du bâtiment 19<sup>e</sup>.

Que m'importe ce décor ? J'ai envie de parler de toi, maman. Je repousse ce moment depuis six semaines, ce moment de me retrouver face à toi, depuis six semaines que tu nous es morte, maman, ce *chabbat*, à l'hôpital, chambre 16. Et voilà que les larmes viennent. Je m'étonnais d'être presque toujours si normale, si insensible, si semblable à moi-même. Je me disais chaque jour : maman est morte, et j'écoutais vainement, je tentais, sans résultat, sèche et vide, de saisir l'écho de ces mots banals, dans mon cœur et ma tête. Rien. Du vide. Effet zéro.

Tu nous es morte, maman, ce *chabbat* après-midi, il y a six semaines. Je te revois, allongée, immobile, souverainement et définitivement calme, silencieuse, si morte. Je t'ai découverte pour voir ton visage, et, malgré ton regard fixe – ce regard ne m'a pas frappée, pas gênée, peut-être parce que, depuis ton attaque, tu avais dans tes yeux, déjà, une absence de vie, de mobilité, tu t'étais retirée du monde – malgré ton regard fixe, tu semblais dormir. Je t'ai fermé

les yeux – pourquoi les larmes qui montent, maintenant ? Juste maintenant ? – L'un de nous t'a appelée, une fois, deux fois, et j'ai protesté, chut... , choquée, comme si on risquait de troubler ton sommeil. Je t'ai embrassée, maman, moi qui ne le faisais jamais, sinon avec réticence, quand je ne pouvais m'y dérober, et ta peau était souple et chaude, vraiment comme si tu dormais. Nous étions là, tous, autour de ton lit, et la chambre était silencieuse, apaisée. Nous sommes restés près de toi à te veiller – c'est le mot consacré, mais il dit si mal notre présence autour de toi, maman, si absente, si loin, si morte. Nous avons récité des psaumes, litanies en hébreu, qui parlent de détresse et de consolation, de solitude et de rencontre, incantations de mots que nous dévidions inlassablement, nous berçant et te berçant de ces sonorités familières, qui avaient accompagné jadis ta mère, ta grand-mère, trame indémaillable de mots hébreux, tissant le lien indéfectible de l'histoire humaine, de l'histoire juive, de l'histoire familiale. Nous avons mangé quelques gâteaux, bu du café que Joël et Myriam nous ont apportés, car nous étions à jeun depuis le matin et le bien-être que nous avons éprouvé, maman, c'était un hommage à toi, à ta volonté de te battre, à ton amour de la vie.

Tu étais là, si parfaitement immobile, j'allais écrire si définitivement immobile, mais rien n'est plus faux, car précisément je n'avais pas, je n'ai toujours pas le sentiment que tu es partie définitivement. Non pas que j'imagine naïvement que tu reviendras, mais la conscience que j'ai de ta mort est purement cérébrale, comme si un mur étanche séparait mon cerveau de mes entrailles, comme si mon corps – mon cœur ? – était enfermé dans une forteresse inexpugnable, qui les empêche d'être atteints par ce savoir, qui m'empêche de faire véritablement connaissance avec la mort de ma mère. Mots aseptisés, vides, abstraits, étrangers. Mots passe-partout, mots squellettes, mots dépourvus de la chair du sens et de la souffrance.

J'ai dit, choquée : « chut ! ». Comme si nous risquions de te réveiller. Et je craignais, vraiment, de te réveiller. Et je comprends

maintenant, brutalement, trois mois après ta mort, que j'ai mis en place, à ce moment-là, de quoi supporter ta mort, la mort : tu dormais. Je ne peux pas, aujourd'hui, repenser à ton visage, à ce moment-là, autrement qu'en le voyant endormi. Morte? Ça veut dire quoi? La mort, ça aurait quelque chose de violent, d'irréductible, d'absolument étranger. Tu étais endormie, simplement, ta peau était souple et chaude sous mes lèvres quand je t'ai embrassée, ton regard, avant que je ne baisse rituellement, abstraitement tes paupières, était à peine, si peu figé, à peine différent du regard abattu, terne, éteint, qui était le tien depuis neuf jours, depuis le choc de l'attaque cérébrale qui t'avait terrassée. Je me suis souvent dit, au cours de ces trois mois, que je n'arrivais pas à faire le lien avec le moment où je t'ai vue vivante pour la dernière fois, assise dans ton fauteuil, la respiration bruyante, rauque, la tête baissée, me jetant, d'en bas, un regard... comment le qualifier? triste? vide? absent? loin, déjà? En tout cas, ce n'était pas, je ne le crois pas, je ne le vois pas, un regard de détresse ou de reproche ou de supplication. À quoi pensais-tu, maman, à cet instant où mes yeux ont rencontré les tiens pour la dernière fois? Savais-tu que tu allais mourir? Et comment le savais-tu? Avec des mots dans la tête? Avec les fibres de ton corps? Avec de l'affolement? De la révolte? De l'acceptation? Du soulagement? De l'indifférence? Je m'étais figuré ta mort comme une scène dramatique, où tu refuserais farouchement de mourir, secouant la tête, criant « non » à la face de la terre et du ciel... Quel lien entre ce moment où je t'ai vue vivante pour la dernière fois et le moment où je t'ai revue, allongée dans ton lit, à plat – c'est cela qui était inhabituel, plus encore que le drap qui te recouvrait, car, à cause de ton asthme, tu dormais toujours en position surélevée –, où je t'ai découverte, pour m'assurer, pour me rassurer, pour vérifier que tu n'avais pas étouffé, ma terreur, mon angoisse, ma révolte fondamentale. Il y avait là comme un mystère, une pièce de puzzle qui ne s'adaptait pas. Et je ne comprenais pas ma propre interrogation, ma perplexité, ma gêne. Je me demande

aujourd'hui si cette rupture, ce hiatus, cette difficulté à nouer les deux images ne cache pas la manipulation, la mystification que j'ai montée, confondant la mort et le sommeil, me défendant contre le visage hideux de l'une en l'affublant du déguisement rassurant de l'autre. Parfois, je sens, à fleur de peau, à fleur de ventre, une crampe me tordre, quelque chose qui est là, têtue, discret encore, maintenu farouchement à l'ombre, contenu, pressé, écrasé, quelque chose, cependant, qui me rappelle sa présence ineffaçable, inéluctable.

Une jeune fille à la chevelure épaisse et bouclée, une comédienne, explique aux personnes assises à la table voisine de la mienne en quoi consiste son travail d'artiste de la scène. Elle est rejointe par un homme, un autre membre de la troupe, qui illustre son propos en entonnant un des chants du spectacle prévu pour le soir même ; c'est une chanson d'amour, à la gloire de l'été qui s'en va, de l'amour qu'il faut retenir, et sa voix chaude et sensible m'émeut, me fait, encore, monter les larmes – quelle sensiblerie pour quelqu'un qui s'est toujours refusé le droit de pleurer ! – et l'homme me sourit, à moi qui suis si loin de ses préoccupations, de sa vie, de son monde, et je réponds à son sourire, tandis qu'il crie à la cantonade : « Soyez heureux, la vie est belle ! ».

Deux fois, maman, la forteresse a cédé : à onze heures du soir, ce *chabbat*, au moment où le cercueil est arrivé à ta porte, au moment où tu allais quitter ce lit, cette chambre que je croyais, que je disais tiens, au moment de ce départ, quelque chose a crevé en moi, et je me suis abattue sur toi, pliée, cassée, et des paroles anciennes sont sorties de moi, déchirées, brisant le mur, des paroles d'autrefois, qui jamais plus, depuis, n'avaient pu franchir mes lèvres ni même être conçues par ma pensée, et je t'ai demandé pardon, *me'hila*, et c'était déchirant, et j'avais mal, et c'était vrai, pardon pour ma dureté, pardon pour ma colère, pardon pour ma rancune, pardon

pour tout ce gâchis, pour tout ce qui n'a pas été dit, pour tout ce que je n'ai pas pu te dire, pardon pour n'avoir pas pu t'aimer, pour n'avoir pas su que je t'aimais, pardon pour n'avoir pas compris, pour n'avoir pas creusé les apparences, pour n'avoir pas cherché au-delà de la façade. Et j'ai à peine vu, aveuglée par mes larmes, assourdie par mes cris, qu'on te soulevait, qu'on te déposait dans la boîte. Et nous t'avons accompagnée au cimetière, et nous avons continué à te veiller toute la nuit, toute la journée du lendemain, et encore la nuit qui a suivi, et le second matin, à tour de rôle, jusqu'à ton enterrement. Et tes petits-enfants, maman, étaient là, venus d'Israël, de Paris, pour t'accompagner, et lorsqu'on a descendu le cercueil dans la fosse et qu'on a remonté les cordes, j'ai eu le désir fou, déraisonnable, d'empêcher qu'on t'enterre, d'ouvrir la boîte, de te prendre dans mes bras, de te réchauffer, de caresser ton visage, comme si cet amour tardif que j'éprouvais avait eu le pouvoir de vaincre l'immobilité et l'impassibilité qui avaient eu raison de toi.

Maman, pardonne-moi, maman, *me'hila* pour toute la douleur que je t'ai envoyée en pleine figure, pour toute la colère qui explosait en moi ; pardon pour toutes les fois où j'ai crié, si souvent, presque toujours, et tu me disais, le regard navré, pourquoi est-ce que tu cries toujours avec moi ? et tu me disais, maintenant, je suis à la fin de ma vie, il faut me laisser tranquille. J'écris ces mots et le regret me déchire. Et je me rappelle, avec effort, que tu m'as dit, aussi, parfois, à d'autres occasions, pour me remercier, dans ce style un peu romans-photos que tu affectionnais, je te serai éternellement reconnaissante, je te revaudrai cela, et je me souviens aussi que, plusieurs fois, à l'hôpital, les derniers jours, je t'ai caressé la main, l'épaule, et que je t'ai dit, que j'ai pu te dire, doucement, calme-toi, maman, ça va aller, et que, ce soir-là, j'ai su, j'ai pu t'apaiser, et en même temps, monte le regret de n'avoir pas su, pas pensé à le faire plus souvent, de n'avoir pas su, pas pensé que tu allais mourir, que tu étais mortelle, de n'avoir pas été là, de ne pas t'avoir tenu la main au moment où tu es partie.

C'est à la terrasse des cafés, maman, que je te rencontre, que se fend la muraille, que les larmes viennent. C'est l'été, toujours, soufflant son soleil torride sur la ville, comme quand tu es morte, il y a presque deux mois. Je viens de relire les pages que j'ai écrites à Vittel, il y a déjà deux semaines et je pleure, ça coule doucement et intarissablement le long de mes joues et je me dis que tout le monde doit le remarquer et j'essuie discrètement mais ça coule toujours. Curieux, cette source qui s'est ouverte quelque part au fond de moi, au fond de mon corps ; je ne sais pas pourquoi je pleure, c'est là, simplement, cela coule, je n'arrive pas à établir de lien dicible, explicite avec toi, maman, je ne suis pas triste, je ne suis pas révoltée, je ne me dis pas que tu me manques, que je voudrais te voir, te toucher, t'entendre, t'éprouver au bout de mon regard comme remède au vertige de ma vision sans limites.

Colère. Rancune. Désir de te blesser, maman, pour que tu répondes, que tu cesses de te dérober, de fuir, de te cacher derrière des phrases toutes faites, derrière ton statut proclamé de victime ; je n'arrive pas, bizarrement, à me souvenir de ces phrases, je sais seulement qu'elles étaient bêtes, fausses, que j'en étais malade de honte, pour toi, mais aussi pour moi – fille indigne, jamais je n'aurais parlé ainsi à ma mère, tu n'auras pas besoin de venir sur ma tombe –, et c'est maintenant, tant d'années après, que je pleure, en écrivant cela, alors que je m'interdisais, avec rage, avec fureur, avec haine, de me laisser aller à cet exercice dans lequel tu excellais. Je sais maintenant, pas depuis bien longtemps, que loin d'être la fragile victime que ton entourage était invité à ménager – ta mère pour qui tu étais restée cette enfant chétive et frêle qu'elle avait passé sa vie à emmener de médecin en médecin et qu'elle avait protégée, plus tard, de toute confrontation avec les réalités quotidiennes en les prenant en charge à ta place, ton mari à qui tu avais dévolu le rôle de père, tes enfants que tu suppliais de t'aider, la voisine qui, compatissante, te montait des petits plats cuisinés

pour t'éviter de te fatiguer – tu étais, en réalité, un bulldozer : tu fonçais, tu refusais de regarder derrière toi, tu enterrais les morts et tu repartais ; tu avais cette force, que j'admire aujourd'hui, la force de vivre, de ne pas te consumer en lamentations stériles, de ne pas t'arrêter, de continuer, de poursuivre la route. « Eh bien, c'est comme ça ». Ce constat mathématique, cette capacité à accepter la réalité telle qu'elle est, sans émotion larmoyante, je ne les ai perçus que très tard, avec une surprise incrédule. C'est que tu les avais soigneusement dissimulés sous une émotivité apparente, pleurant abondamment chaque fois que tu évoquais ton père ou ta mère ; peut-être avais-tu honte de ce désir irrépessible de vivre qui te poussait en avant, et te fallait-il jouer l'émotion pour te le pardonner, ou même pour ne pas le regarder en face. Et maintenant que tu es morte, maman, il me vient que c'est là ton enseignement, un enseignement caché mais si fort qu'il a fini par crever les oripeaux qui le recouvraient, même à tes propres yeux, et je comprends, mes yeux à moi se sont ouverts, que c'est sur cet enseignement que je dois m'appuyer pour continuer ma propre route. « Eh bien, c'est comme ça » : c'est ce que tu as répondu avec véhémence et défi à Lucie, ta sœur qui évoquait la déportation de Fanny, votre autre sœur – et je n'avais pas compris, alors, cette véhémence, et j'en avais été choquée, profondément, la prenant pour de l'égoïsme, de la sécheresse de cœur –, c'est ce que tu m'as répondu, doucement, à l'annonce d'une autre douleur, et tu as ajouté : « Ne pleure pas », et cette simple phrase, c'était de la douceur et de la consolation, et c'était si nouveau, si inhabituel – de la consolation – que je ne l'ai reconnue que bien plus tard, peut-être après ta mort. Et à présent, je sais que ma colère, ma rancune, c'était aussi l'absence de consolation. Tu ne m'avais pas consolée, de quelle douleur perdue, et peut-être a-t-on besoin, pour vivre, de consolation d'abord.

Veille de *Kippour*. Je marche dans la rue et je pleure. Pas beaucoup, il ne faut pas qu'on me voie. Je pleure parce que je pense à cette parole que tu m'as dite et qui me semble être ta seule parole vraie, le seul message que tu m'aies donné: « c'est ainsi », ou mieux, – je tente de traduire le plus exactement possible le climat, la résonance des termes alsaciens – « Eh bien, c'est ainsi, « *es ich jetz eso* », et je pleure à nouveau, écrivant ces mots, seule devant ma feuille. Je cherche dans ma mémoire, par-delà les paroles fausses, convenues, derrière lesquelles tu te cachais, oh, si habilement, que je n'ai compris ton pauvre stratagème que lorsqu'il était trop tard pour le déjouer, pour te forcer à être toi en face de moi, pour t'obliger à me regarder, enfin, à distance, afin que nous puissions échanger, enfin, des paroles qui ne soient pas colère, mensonge, peur. Je cherche dans ma mémoire, pour débusquer une autre parole vraie, cachée peut-être dans le fatras innombrable de toutes les paroles fausses. Et je ne trouve rien. Et je serre précieusement cette unique parole vraie, comme un objet de prix, le viatique qui me permettra d'aller de l'avant, la bénédiction que tu m'as laissée, maman, si discrète que j'ai failli ne pas la voir, que j'ai failli la manquer.

C'est la veille de *Kippour*. Je ne pourrai plus te demander *me'hila*, je n'ai jamais pu le faire en vérité, fermée, bloquée sur cette parole impossible à prononcer, impossible à penser, bloc de refus pétrifié, plutôt mourir que dire cette parole. Maintenant, il est trop tard, le rendez-vous est définitivement, irrémédiablement manqué. Nous nous sommes croisées, heurtées, blessées, mais nous ne nous sommes pas reconnues. Qu'a-t-il bien pu se passer pour que nous en soyons arrivées là? Quels écrans, quels voiles nous ont dissimulées l'une à l'autre? Mère et fille ennemies, étrangères... Mais non! Mère assoiffée de présence, obsédée par la peur du vide, comblant obstinément les failles, fille en quête insatiable de distance, hantée par l'angoisse du trop plein, creusant inlassablement des trous pour respirer... Nous étions condamnées à jouer éternellement ce



jeu épuisant et stérile, toi, t'approchant toujours plus près pour conjurer la mort, moi, te repoussant désespérément pour ne pas étouffer, et je ne voyais en toi que ce monstre omniprésent qui me privait d'espace et d'air, et je te repoussais, encore et encore, jusque dans mes rêves, et j'étais, moi aussi, obsédée, et j'étais tout entière refus, mains tendues en avant dans un geste de défense toujours à recommencer. Et aujourd'hui que tu n'es plus là, je me demande, maman, comment tu me voyais : une fille incompréhensiblement lointaine, muette – car je ne pouvais pas te parler, je pouvais seulement exprimer ma colère, cette rage permanente, qui couvrait nuit et jour au fond de mon être, et pour cela, je tentais, le plus possible, afin de contenir cette rage, de garder le silence. Une fille dont tu ne comprenais pas l'hostilité, – est-ce que je t'ai fait quelque chose, disais-tu, et que te répondre, maman, comment ne pas rester arc-boutée sur cette rage incandescente qui, si je n'y prenais garde, risquait de tout embraser ? Et je me taisais, crispant les poings, ravalant au fond de ma gorge, silencieusement, des mots tranchants et faux – je déteste cette maison, dans cinq minutes, je me taille – et cela me soulageait de penser en mots grossiers ; et je partais de chez toi, maman, avec le sentiment de quitter une prison irrespirable. Mais c'était moi qui faisais de ta maison une prison, car je ne savais pas reculer de quelques pas, instaurer la distance qui nous aurait permis de nous regarder et de nous parler.

C'est la veille de *Kippour*, l'heure du bilan.

Je comprends soudain, avec la force de l'évidence, que le moment est venu de regarder en face mon histoire, celle de ma difficile, de mon impossible relation avec ma mère, avec toi, maman. Celle de mes mensonges. Celle de mes échecs. Et celle du plus grave d'entre eux, qui a fait de ma vie un monde infiniment triste. Cette histoire, je dois l'écrire.

Je comprends aussi que, pour en démêler les fils et la douleur, il me faut remonter le cours des années, faire le détour par

ta propre histoire, interroger la relation qui vous liait, ta mère et toi-même.

Ta mère, femme de tête et de poigne, autoritaire et sûre d'elle, passablement inaccessible aux questions et aux doutes. Ta mère, femme de *'hazan* dans l'Alsace rurale du début du 20<sup>e</sup> siècle. Qu'est-ce qui s'est joué dans ton rapport à cette mère que tu vénérais – et combien de preuves ne nous as-tu pas assénées de cette vénération – ? Que s'est-il passé pour que tu choisisses de proclamer haut et fort ta dépendance à son égard ? Pour que tu clames ton insuffisance et ta fragilité, quémendant une aide tous azimuts et dissimulant en même temps la force qui t'a permis, clandestinement et peut-être à l'insu de toi-même, de faire tes choix ?

J'irai donc, d'abord, à la rencontre d'Amélie, ta mère. Avec curiosité. Avec plaisir aussi. Avec tendresse. Et même, dois-je le dire, avec un curieux sentiment de complicité. Comme si je cherchais à lui dire, par-dessus le fossé des générations, que je comprenais, moi, Caroline, sa petite-fille, les difficultés qui avaient dû être les siennes face à sa fille ; comme si je lui demandais, par-dessus le fossé des générations, de m'éclairer, comme si, par-dessus la tête d'Aliza, ma mère et sa fille, par-dessus ta tête, maman, je sollicitais son aide pour m'approcher de toi, pour vaincre la terreur et la colère que j'ai dressées entre nous deux, pour tenter de faire enfin, un peu, connaissance avec toi.